La violence en Castille au XVII^e siècle à travers les *Indultos* de Viernes Santo (1623-1699)

Rudy Chaulet

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/chs/1007>

DOI : 10.4000/chs.1007

ISSN : 1663-4837

Éditeur

Librairie Droz

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 1997

Pagination : 5-27

ISSN : 1422-0857

Référence électronique

Rudy Chaulet, « La violence en Castille au XVII^e siècle à travers les *Indultos* de Viernes Santo (1623-1699) », *Crime, Histoire & Sociétés / Crime, History & Societies* [En ligne], Vol. 1, n°2 | 1997, mis en ligne le 03 avril 2009, consulté le 23 mars 2022. URL : <http://journals.openedition.org/chs/1007> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/chs.1007>

La violence en Castille au XVII^e siècle à travers les *Indultos de Viernes Santo* (1623-1699)

Rudy Chaulet

Dans cette étude, nous souhaitons ébaucher une typologie de la violence homicide pardonnée par les souverains espagnols dans le plus grand de leur royaume au XVII^e siècle. En effet, si l'on connaît bien les structures et le fonctionnement de la justice criminelle en Castille, on a une vision moins claire de la criminalité et de la violence de ses habitants¹. Même si, malheureusement, beaucoup de procès criminels ont été détruits en Castille, les pardons conservés à Madrid et à Simancas sont d'une grande valeur car ils sont presque toujours accompagnés des causes criminelles qui les ont motivés. Il est certain que les pardons du Vendredi Saint ne représentent qu'une faible part de l'ensemble de la violence commise à l'époque. Cependant, ils sont à ce jour, avec d'autres types de pardon, la seule source abondante de cas criminels concernant l'ensemble de la population du royaume. De plus, ils représentent un rencontre intéressante entre le souverain et ses sujets, un compromis entre l'expression sans entrave des pulsions de la population et la volonté royale d'imposer son autorité. Après avoir décrit les sources dans leur singularité et leurs limites, on définira le pardon tel qu'il était accordé en Castille à l'époque moderne et on fera la typologie des comportements homicides en tentant de mettre en avant les attitudes propres aux Castillans.

LES SOURCES²

Les *indultos* castillans sont fort différents dans leur présentation et leur contenu des lettres de pardon françaises. Dans celles-ci, c'est principalement la demande de

¹ Sur l'institution judiciaire on renverra à : Tomás y Valiente (1969), Alonso Romero (1982). Heras Santos (1991). Hormis les études qui puisent à des sources littéraires – le héros de la picaresque a longtemps été considéré comme l'archétype du délinquant espagnol de l'ancien régime – il existe des travaux fondés sur le dépouillement des archives de l'Inquisition – Balancy (1982) – ou des archives ecclésiastiques – Rodríguez Sanchez (1983, p. 451-461), Pérez Muñoz (1992). Les archives criminelles de la Couronne d'Aragon ont davantage été sollicitées : Pérez García (1990), Almazán (1990, p. 89-103), Colás Latorre, Salas Ausens (1976, p. 79-146), Ibars (1988, p. 167-188), Serra y Barceló (1987, p. 105-146). Sur des sources castillanes, citons : Carrasco (1990, p. 165-171) et Quintana Toret (1989, p. 245-269).

² Cette recherche a été menée à partir du dépouillement de 591 procès conservés à l'*Archivo General de Simancas* (A.G.S.) et à l'*Archivo Histórico Nacional* (A.H.N.) de Madrid. Sont à Madrid les procès concernant la période allant de 1640 à 1699, dans la section *Consejos Suprimidos, legajos* n° 5575 à 5616. Nous en avons dénombré 269. Ceux qui correspondent aux pardons accordés de 1623 à 1639 se trouvent à Simancas dans les *legajos* n° 2256 à 2268 de la section *Cámara de Castilla* et sont au nombre de 322. Cet ensemble ne représente pas la totalité des *Perdones de Viernes Santo* conservés car la série de Simancas semble se prolonger au delà de 1639 et ce, donc, en parallèle avec

pardon qui offre de l'intérêt pour les chercheurs, lesquels ne dissimulent pas les risques de déformation des circonstances du crime par le demandeur ou l'écrivain public afin de faciliter l'obtention de la grâce³. La valeur des *Indultos de Viernes Santo* (pardon du Vendredi Saint) est qu'ils contiennent l'ensemble des pièces établies après l'accomplissement du délit; ainsi, au delà du caractère spécifique du pardon, ils nous permettent d'avoir accès, par exemple, à la description et à la localisation du délit par les fonctionnaires de justice, souvent le jour même de son accomplissement, aux déclarations des témoins, à celle du chirurgien en cas de blessure et à l'interrogatoire de l'accusé lorsqu'il a pu être capturé.

Malgré cette multiplication des points de vue, on pourra objecter que de tels documents offrent peu de valeur pour l'étude de la violence en raison du caractère exceptionnel de la grâce, de son nombre limité et son coût probablement élevé – elle nécessite en effet le versement d'une certaine somme d'argent pour l'obtention du pardon de la partie, la rédaction du mémoire, la copie et le transfert du dossier. On peut leur reprocher aussi de refléter davantage l'idéologie et l'activité de l'institution judiciaire qui les a élaborés plutôt que d'être la transcription fidèle des crimes commis à l'époque⁴. On tentera de répondre à ces objections en montrant la diversité de l'origine sociale des requérants, qui appartiennent parfois aux secteurs marginalisés de la société castillane de l'époque moderne, tels les gitans ou les esclaves, comme l'indique le tableau 3 de cette étude; de plus, il est attesté qu'à l'époque moderne, en Castille, les paysans ou les citadins les plus humbles savaient utiliser le système judiciaire pour résoudre leurs conflits, et tout autant que les autres couches sociales, ils participaient à cette fureur «*procédurière*» qui semble s'être emparée du pays dans les années 1540-1630⁵. Enfin il émane des récits d'homicides faits par les coupables, par les victimes ou par les témoins et retranscrits dans les procès, au delà des formules stéréotypées, une authenticité de la chose vécue qui ne peut que retenir l'attention du chercheur.

Le handicap le plus sérieux dont souffrent nos sources est leur faiblesse numérique au regard de l'étendue géographique concernée qui nous interdit de les considérer comme des exemples représentatifs de l'ensemble de la violence commise en Castille à l'époque; ce problème ne pourra être surmonté qu'avec la découverte et l'étude d'un ensemble de documents plus fournis dans une zone plus limitée; dans l'attente, il faudra replacer nos sources dans leur contexte et leurs limites, ceux des pardons du Vendredi Saint.

Les *Indultos de Viernes Santo* réunissent des demandes de pardon concernant des crimes fort divers allant de l'abus de pouvoir des fonctionnaires au concubinage; on

celle de Madrid. D'autre part, des sondages nous indiquent qu'il s'en trouve d'autres mêlés à la section *Procesos y Expedientes*: «Sobre toda clase de negocios administrativos, civiles y criminales», censée contenir, en ce qui concerne le criminel, des grâces accordées en dehors de la démarche spécifique du Vendredi Saint. C'est pourquoi ce *corpus* ne saurait servir de base à un travail quantitatif sur le degré de violence de la société castillane sous les derniers Habsbourg, d'autant plus que les *Indultos de Viernes Santo*, procédure exceptionnelle s'il en est, quoique répétée chaque année, ne devaient représenter qu'une faible part des crimes commis dans le royaume de Castille.

³ Braun (1984, p. 207-222). Muchembled (1989), Gauvard (1991), Davis (1988).

⁴ Sur la fiabilité de archives judiciaires on se référera à Lévy, Robert (1984, p. 400-422). Pérez García (1990, p. 234). Garnot (1992, p. 25-29).

⁵ Kagan (1991, p. 31-44).

y rencontre aussi des curiosités, tel le cas de ce jeune chevalier de l'ordre de Saint Jacques dont le père est mort et qui demande au roi de lui faire grâce des cinq ans qu'il lui manque pour atteindre l'âge de dix-huit ans et la charge de *regidor* (membre du conseil municipal) de la ville de Léon que le défunt lui a laissée; il y parvient d'ailleurs en 1660 contre le versement de 80 ducats⁶. Mais ce type de cas est extrêmement marginal – 3 : c'est-à-dire 0,5% de l'ensemble. Beaucoup plus fréquents sont les délits de résistance à la justice – 39 : soit 6,6% – et leur relative importance montre à quel point la justice royale a du mal à s'imposer, qu'il s'agisse de simples contrôles auxquels on refuse de se soumettre, du port d'armes à feu courtes pourtant interdites à de nombreuses reprises ou du condamné à mort que l'on s'en va dépendre par la force, pendant l'exécution⁷. Elle s'imposera avec d'autant plus de difficultés qu'elle est parfois mal servie : 5,9% des délits répertoriés sont le résultat des abus de fonctionnaires ou de serviteurs de l'État royal qui produisent de faux certificats, commettent des excès de pouvoir, détournent les biens de la Couronne, tel cet *alcaide* (gouverneur) de la prison de Séville, condamné à 6 ans de préside et 500 ducats d'amende pour n'avoir pas rayé de ses registres 94 prisonniers libérés, pouvant ainsi continuer de percevoir les sommes versées pour leur entretien; s'il obtient sa grâce en 1651, c'est à condition de payer quand même les 500 ducats⁸. Les crimes contre les biens regroupent 5,1% des délits. Mais il s'agit une nouvelle fois de défendre les intérêts de la Couronne, lésés par les faux-monnayeurs ou les contrebandiers, plutôt que de poursuivre des vols commis contre des particuliers. Ceux-ci abondaient certainement et étaient réprimés; mais probablement fort peu pardonnés, ne se trouvant pas au centre des enjeux de reconnaissance de l'État et de ses prérogatives. Les crimes contre la morale sexuelle ne représentent que 3,4% et sont principalement illustrés par des cas de concubinage ou de sollicitation de femme mariée. Il est évident que la force des tabous ne laissait guère de chance d'obtenir la grâce à quiconque les avait enfreints. Mais on rencontre aussi deux cas de délits d'homosexualité (féminine et masculine) et un cas d'inceste (d'un père à l'encontre de sa fille) qui confirment la grande diversité des crimes contenus dans ces documents; ceci, ajouté à l'extrême gravité de ces délits, au sens de la morale de l'époque, pourrait constituer un argument en faveur de la représentativité relative des pardons de Vendredi Saint⁹.

Cependant tous ces types de délits sont marginaux dans l'ensemble des grâces accordées par le pouvoir royal : plus de trois sur quatre sont attribuées à des individus accusés de violence contre les personnes, soit 78,4%. Et à l'intérieur de cette catégorie, les homicides représentent l'immense majorité – 93,5% – des violences contre les personnes. Ceci est en accord avec la législation du pardon qui envisage la grâce royale essentiellement pour ce type de crime.

LE PARDON

Attribut du pouvoir royal, le pardon remonte aux origines de la monarchie castillane. Le pardon du Vendredi Saint apparaît dans les *Partidas* à la fin d'une énu-

⁶ A. H. N. Cons. Sup. Leg. 5582.1.

⁷ A. G. S. C^o de C^o. Leg. 2563.

⁸ A. H. N. Cons. Sup. Leg. 5577.3.

⁹ A. G. S. C^o de C^o. Leg. 2557 et A. H. N. Cons. Sup. Leg. 5604 et 5606.

mération des différents types de pardons : « ou par amour de notre seigneur Jésus-Christ, comme on a coutume de le faire le Vendredi Saint »¹⁰. Ils étaient accordés le jour anniversaire de la passion du Christ lors d'une cérémonie religieuse en présence du souverain¹¹. La démarche chrétienne du pardon et le fait qu'ils étaient censés porter bénéfice à des pauvres n'entraînait pas obligatoirement leur gratuité. Une somme d'argent était parfois demandée pour leur obtention ; ils devenaient ainsi *perdones al sacar* et telle était la mention apposée en marge de la première page du procès. Le roi Jean II (1406-1454) limita leur nombre à vingt par an mais il semble que cette mesure n'ait pas été strictement appliquée¹².

La première démarche que devait accomplir l'aspirant à la grâce royale, après avoir obtenu l'indispensable pardon de la partie lésée, était de rédiger un mémoire, de quelques lignes ou de plusieurs pages – certainement selon ses moyens – où il exposait son identité, le crime commis et la peine infligée. La chambre demandait alors, au nom du Roi, le transfert du dossier du demandeur afin de pouvoir statuer à partir des différentes informations qu'il contenait : ouverture du procès et récit du délit – *cabeza de proceso* –, témoignages, sentence, appel éventuel et pour finir, pardon de la partie lésée – *apartamento*. Ce dernier était d'autant plus important que son absence était un empêchement absolu à l'obtention de la grâce. Concédé par bonté d'âme aux dires de parents de la victime, il était le plus souvent le résultat de tractations financières avec le coupable¹³. Ces dossiers étaient instruits tout au long de l'année même si la décision était prise le jour du Vendredi Saint. Le gracié recevait alors une lettre de pardon qu'il pouvait faire valoir devant les autorités locales. L'octroi du pardon restituait le demandeur dans l'état antérieur à l'accomplissement du crime ; il était donc censé récupérer sa bonne renommée.

Un certain nombre de délits étaient déclarés impardonnables¹⁴. Il s'agissait, pour les homicides, de ceux commis dans certaines circonstances aggravantes : *aleve* (avec perfidie), *traición* (trahison), *muerte segura* (mort administrée sans méfiance de la part de la victime)¹⁵. Les termes *alevosía* et *traición* sont difficilement opposables mais font clairement allusion à tout homicide aggravé par la préméditation de l'acte de la part du coupable et par la situation d'infériorité qui en résulte pour la victime¹⁶. La *muerte segura* est, elle, bien définie : « toute mort est déclarée *segura* sauf celle dont on peut prouver qu'elle est le résultat d'une lutte »¹⁷. Ne sont donc théoriquement rémissibles que les homicides commis dans le cadre d'une lutte entre coupable et victime où les chances de chacun sont, si l'on peut dire, préservées. Jean II

¹⁰ Les Partidas sont un recueil de lois castillan élaboré à partir de 1246, mais qui n'entrera en application qu'un siècle plus tard. Le texte original du recueil est : « o por amor de nuestro señor Iesu christo, assi como lo vsan a fazer el viernes santo », Setena partida, Título XXXII, Ley I. [fac-similé de l'édition de Salamanque en 1555, Madrid, 1974]. En France, le Vendredi Saint était aussi le jour réservé à l'examen des requêtes de grâce des condamnés à mort « en l'honneur et révérence de la Passion de Nostre Seigneur », Davis (1988, p. 34).

¹¹ Heras Santos (1991, p. 46s).

¹² *Ibid.*

¹³ Tomás y Valiente (1961, p. 55-114).

¹⁴ Ley I, título 27 del Ordenamiento de Alcalá, reprise par Jean I en Burgos, an 1379, petición 6. Novísima Recopilación, Libro XII, Título XLII, Ley I.

¹⁵ Nous nous en tiendrons au délit qui fait l'objet de notre attention ; pour les autres, voir Rodriguez Flores, (1971, p. 100-118).

¹⁶ Cf. « l'aguet apensé » dans le royaume de France, Gauvard (1991, p. 798-801).

ne se contenta pas de limiter le nombre des pardons. Apparemment poussé par le mécontentement exprimé par les Cortès face à la multiplication des grâces et aux récidives des bénéficiaires, il énumère un certain nombre de crimes impardonnables : « Si le crime pour lequel on demande pardon a été commis en Notre Cour, si on a tué par la flèche ou par le feu, ou si, après avoir commis ledit crime, on a pénétré dans Notre Cour, laquelle comprend cinq lieues alentour [du lieu de résidence de la cour, itinérante avant Philippe II], et s'il [le condamné] a commis n'importe lequel de ces crimes, que la lettre [de pardon] qu'il porte soit déclarée nulle. »¹⁸ Si l'on ajoute à ces exceptions les homicides commis contre un ecclésiastique ou une femme, la législation laissait peu de place au pardon¹⁹. La réalité que fait entrevoir les procès est tout autre ; nous ne donnerons qu'un exemple du peu de cas que la pratique judiciaire faisait des textes légaux : le 20 août 1623, à la Pousada, en Galice, Francisco Quiroga y Taboada tue d'un coup de fusil de chasse dans la tête le clerc Antonio Varela, puis, dans les instants qui suivent et de la même manière, il abat sa fille, à laquelle la première victime venait rendre visite. Ce double meurtre est à première vue impardonnable puisqu'il réunit bon nombre des exceptions énumérées plus haut : le caractère *alevoso* est évident car la première victime est, c'est le moins qu'on puisse dire, prise au dépourvu, de plus c'est un ecclésiastique, l'arme du crime est une arme à feu... et la deuxième victime est une femme. Qu'à cela ne tienne. Bien que condamné à mort dans un premier temps, le meurtrier, en fuite, est gracié vingt mois après son forfait²⁰. L'issue de sa demande de grâce n'est pas aussi extraordinaire qu'il y paraît lorsqu'on examine les pièces du procès : l'ecclésiastique entretenait une relation « illicite » avec la fille du coupable ; en les tuant tous deux, celui-ci met fin au scandale et à son déshonneur, attitude qui ne peut être découragée par la justice royale, même si dans un premier temps, elle a difficilement accepté le désordre créé. C'est un exemple qui nous permet de voir à quel point la justice royale qui est en train de s'installer dans le royaume de Castille au cours d'un processus long déjà de plusieurs siècles, semble encore loin d'avoir totalement remplacé la justice privée et d'avoir interdit son usage ; le poids qu'elle accorde au pardon de la partie – *apartamiento* –, préalable indispensable à l'obtention de la grâce royale en est une autre manifestation, car il a tout d'un accord privé qui se substituerait à la justice publique²¹. De ce point de vue, le pardon royal est particulièrement ambigu : reposant sur l'accord des parties, il est un reliquat de l'époque où la justice était avant tout privée ; délivré par le monarque, il oblige le coupable demandeur de pardon à reconnaître l'autorité royale et participe ainsi du processus de criminalisation de la violence privée et de formation de l'État moderne²². Le pardon peut aussi donner lieu à un véritable dialogue entre la population et les représentants

¹⁷ « Toda muerte se dice ser segura, salvo la que se probare que fue peleada », Ordenamiento de Alcalá, cité note 14.

¹⁸ « Si el maleficio de que demanda perdon hizo en Nuestra Corte, y si mato con saeta o con fuego ; o si despues del dicho que el dicho maleficio hizo, entro en nuestra Corte ; la cual Corte declaramos que sea cinco leguas en derredor segun es costumbre ; y si en qualquier destes casos hobieren caido, no vala la carta que llevar », D. Jean II, à Valladolid, an 1447, loi 24. Novísima Recopilación, Libro XII, Título XLII, Ley II.

¹⁹ Heras Santos (1991, p. 37).

²⁰ A. G. S. C^a de C^a, leg. 2557.

²¹ Tomás y Valiente (1961).

²² Muchembled (1988).

de l'autorité; même s'il ne s'agit pas d'un pardon du Vendredi Saint accordé par le roi, l'anecdote que rapporte le père León, jésuite qui accompagnait les condamnés à mort à Séville, entre 1578 et 1616 est exemplaire: dans cette ville, en 1582, Francisco de Castilla, coupable d'un homicide au cours d'une rixe s'était réfugié dans une église; mais il en fut délogé par les *alcaldes* de la Audiencia, condamné à la pendaison quatre jours plus tard et mené au gibet dans les vingt-quatre heures, malgré les protestations du père jésuite qui réclamait un délai plus long pour la préparation spirituelle du condamné. Alors que le père León, au pied du gibet, fait durer la confession, des « personnes charitables » obtiennent le pardon de la veuve de la victime contre 200 ducats et reviennent sur le lieu de l'exécution sous les acclamations de la foule avec une décision de l'*Audiencia* demandant que le condamné, qui avait déjà la corde au cou, soit remis dans l'église où il s'était réfugié, vu que l'homicide n'avait pas été commis traîtreusement²³. Contre cette reconnaissance, l'attitude du souverain ou de ses représentants qui instruisent les dossiers, consiste à se conformer au principe fondateur des *Indultos de Viernes Santo* qui est de pardonner, dans un esprit de charité chrétienne, des crimes de sang essentiellement à des personnes issues de catégories sociales souvent modestes, tout en prenant en compte les réalités de l'époque: l'importance du monde urbain en tant qu'enjeu de pouvoir mais aussi la crise qui frappe ce même monde au XVII^e siècle. En effet, c'est l'époque d'un reflux considérable de l'activité artisanale et proto-industrielle à l'intérieur d'une crise générale de l'économie et de la société espagnole; ainsi on peut se demander, par exemple, si bon nombre des artisans ou « gens de métier » qui constituent, comme on le verra plus loin, les gros bataillons des auteurs d'homicide, exerçaient réellement leur activité au moment du crime ou s'ils ne faisaient pas partie de cette population urbaine réduite à l'inactivité du fait de la récession économique. Autre réalité sociale que semble intégrer puissamment la démarche du pardon royal, c'est la prégnance de l'honneur dans les mentalités collectives; en effet, l'honneur semble au centre des motivations qui conduisent à l'accomplissement de la plupart des homicides.

TPOLOGIE DE L'HOMICIDE DANS LES INDULTOS DE VIERNES SANTO

La première remarque qui s'impose à la lecture du tableau 1, c'est la part prépondérante que se taillent Madrid et l'Andalousie, laissant loin derrière les autres régions de Castille. À y regarder de plus près, ce sont même trois provinces qui regroupent plus d'un homicide sur deux: Madrid, Séville et Grenade – 51,3%. Certes l'importance de la population de ces provinces, la taille et le rôle de leurs capitales, sont des éléments importants pour expliquer l'abondance d'homicides pardonnés, mais pour ce qui est de Madrid, en plus du grand nombre d'habitants et de leur propension à la délinquance, il est clair que la proximité des instances de discussion et de décision de la grâce rendaient la tâche plus simple aux suppliants²⁴. Notons aussi que Grenade est le siège d'une *Chancillería* et Séville d'une *Audiencia*, et nous n'insisterons pas sur la réputation de « Babylone de l'Espagne »

²³ Récit retranscrit par Domínguez Ortiz (1969, p. 45-46).

²⁴ Voir les récits d'homicides commis à Madrid dans les *Avisos* de Barrionuevo.

de cette dernière²⁵. Ce qui est plus étonnant, c'est que Valladolid, siège de la plus importante, et de loin, des deux *Chancillerías*, n'ait pas drainé davantage de demandes de grâce en direction de la capitale. À l'image de la Vieille-Castille, elle affiche un nombre d'homicides remarquablement faible – seulement 3% de l'ensemble. La proximité administrative ne peut donc être la seule explication de l'abondance de procès criminels en provenance de telle ou telle autre province; il n'en demeure pas moins vrai que Madrid et l'Andalousie se présentent comme des phénomènes à part dans l'ensemble des procès que nous avons dépouillés. Y aurait-il dominance d'une violence de la capitale et d'une violence du Sud? On se gardera de tirer une conclusion hâtive étant donné le caractère particulier de nos sources qui ne reflètent, on l'a dit, qu'une partie, fort mince, probablement, des homicides perpétrés en Castille au XVII^e siècle.

Cette approche permet cependant d'envisager l'hypothèse d'une violence nettement urbaine et celle-ci se trouve confirmée lorsqu'on examine le type d'habitat dans lequel l'homicide a été commis. Pour ce faire, nous avons distingué les différentes classifications administratives qui précèdent quasi systématiquement l'indication d'un lieu habité: *lugar*, *villa* ou *ciudad*²⁶. Sans pour autant résoudre le problème qui consiste à distinguer l'agglomération rurale de l'agglomération urbaine à l'époque moderne, nous avons considéré que les homicides commis dans des localités qualifiées de *villa* ou de *ciudad* relevaient de la criminalité urbaine tandis que ceux ayant pour cadre un *lugar* ou un espace dénué d'habitations humaines, nature, cultivée ou non, ou bien chemin, étaient à mettre sur le compte de la criminalité rurale²⁷. Nous constatons ainsi que les homicides commis dans les «villes» représentent 77,5% de l'ensemble: 23,3% dans les *villas*, 30,2% dans les *ciudades*, et 24,2% à Madrid, qui, à cette époque, n'a plus de *villa* que le nom. Le monde rural n'est le théâtre que d'un meurtre sur cinq – 20,1% – qui se répartissent ainsi: 8,3% dans les *lugares*, 10,3% dans la «nature» et 1,4% sur les chemins²⁸. L'espace urbain est donc clairement majoritaire, même si l'on en exclut la capitale. Cette prédominance de la violence citadine est d'autant plus frappante que la société castillane, même si elle est plus urbanisée que la société française de l'époque moderne, reste néanmoins un monde à forte majorité rurale: on peut estimer qu'à la fin du XVI^e siècle, trois habitants sur quatre du royaume de Castille peuplent les campagnes²⁹.

²⁵ Les *Chancillerías* sont les deux cours suprêmes de justice qui se partagent le territoire castillan; au nord du Tage, son siège est à Valladolid et au sud, à Grenade. Les *Audiencias* sont des tribunaux de justice créés aux confins du royaume. En plus de celui de Séville, la Castille en compte deux autres: une en Galice et une aux Canaries. Au delà des témoignages littéraires, on peut saisir le très haut niveau de violence de la société sévillane dans de León (1981).

²⁶ La *ciudad* est une ville dont l'importance est reconnue et attestée par une représentation aux Cortès, le siège d'un évêché ou d'un *corregimiento*; la *villa* est une cité de moindre importance, dépendant d'une *ciudad* sur le plan de l'administration du roi et de l'église. Le *lugar* est un village ou un hameau qui dépend d'une entité plus importante, *ciudad* ou *villa*. Sur ces notions, voir Molinié-Bertrand (1990, p. 273-282).

²⁷ Sur les difficultés d'opposer ville à campagne à une époque immédiatement antérieure, voir Gauvard (1991, p. 264-270).

²⁸ L'extrême faiblesse des homicides commis sur les chemins s'explique peut-être par la sévérité avec laquelle étaient punis les bandits «de grands chemins» habituellement exécutés à l'arc ou à l'arbalète par les *cuadrilleros* de la *Santa Hermandad* sur le lieu de leur forfait.

²⁹ Avec de fortes variations régionales: depuis environ 14% de population urbaine dans le Léon et dans les Asturies jusqu'à 49-51% de citadins dans le Royaume de Murcie et en Andalousie occidentale

Tableau 1: Répartition par province des homicides en Castille selon les Indultos de Viernes Santo (1623-1699)

Zone géographique	Homicides	
	Effectifs	%
Andalousie-Murcie	147	33,9
dont province de Séville	62	14,3
Grenade	28	6,4
Madrid	133	30,6
Castille-Léon	54	12,4
dont province de Valladolid	13	3
Castille-Manche-Extrémadure	54	12,4
dont province de Tolède	15	3,5
Galice-Asturies	24	5,5
Pays Basque-La Rioja	7	1,6
Inconnue³⁰	15	3,5
Total	434	100

À partir de ce constat, on pourrait voir se dessiner une violence « intérieure » enfermée dans la promiscuité des tavernes et des maisons surpeuplées et sans intimité des villes de l'époque moderne, mais l'étude des lieux précis où sont commis les homicides nuance sérieusement ce schéma (tabl. 2).

En effet, le principal théâtre des homicides réunis dans les liasses de pardons du Vendredi Saint, c'est la rue. On s'y heurte à pied ou en voiture tels Matías Moreno et Alonso Prieto, cochers à Madrid, dans ce qu'on peut déjà appeler, ce 16 février 1628, un accident de la circulation ; dans la rixe qui s'ensuit, le second tue net son collègue d'un coup de dague dans la poitrine. Le meurtrier échappera bien vite à la mort par pendaison à laquelle l'avait condamné la justice royale : il est gracié dès le Vendredi Saint de la même année³¹. Mais la violence de rue n'est pas seulement accidentelle et ses acteurs ne sont pas toujours des inconnus. On y vide aussi des querelles commencées ailleurs ; ainsi à Tolède, en 1621, une dispute éclate à l'atelier entre deux tisserands « sur des choses de fort peu d'importance et ils en vinrent aux mains, voulant se blesser l'un l'autre avec les instruments du métier qu'ils avaient à la main ; ils ne le firent pas car ceux qui se trouvaient là s'étaient placés entre eux »³². Mais cette intervention entraîne un répit de courte durée ; dès midi, au lieu d'aller

d'après Fernández Alvarez (1989, p. 43-127). Ces résultats sont obtenus d'après les données du « recensement » de 1591. Il n'existe pas de documents aussi complets et aussi fiables pour le XVII^e siècle.

³⁰ Sont réunis ici les homicides n'ayant pu être localisés faute d'une identification claire de la localité ou pour cause d'homonymie.

³¹ A. G. S. C^o de C^o. Leg. 2658.

³² « Sobre cosas de muy poca importancia y llegaron a asirse de manos y querer erir uno al otro con el instrumento del oficio que trayan en la mano y no lo executaron por averse metido de por medio los que alli estavan ». A. G. S. C^o de C^o. Leg. 2660.

déjeuner comme à l'habitude, les deux hommes se donnent rendez-vous dans la rue où il se battent à l'épée. L'un d'eux est blessé à la tête et décèdera quelques mois plus tard.

Loin derrière la rue, lieu privilégié des homicides, les maisons, où l'on s'entretue dans environ un cas sur sept, voient se dérouler une violence plus spécifique dans laquelle les liens familiaux jouent un rôle important. L'affaire qui oppose Antón de la Puente à la famille de Cristóbal de Vivar, son beau-frère, à Jadraque, province de Guadalajara, en est une bonne illustration. Las des mauvais traitements que le premier fait subir à sa sœur qui est venue se réfugier chez lui et se cache sous le lit tant elle craint les foudres de son mari, Cristóbal de Vivar décide le soir du 8 novembre 1622 d'en rendre compte à la justice. Lorsqu'il rentre retrouver la victime des mauvais traitements, le mari l'attend et le tue d'un coup de poignard au côté. Un bon tiers des affaires se déroulant dans une demeure privée ont pour issue l'assassinat de l'épouse par son mari. Nous y reviendrons lorsque nous évoquerons les acteurs et les causes de la violence.

Tableau 2. Le lieu précis de l'homicide en Castille selon les Indultos de Viernes Santo (1623-1699)

Lieu			Effectif détaillé	%	Effectif global	%
Lieu fermé	Maison privée	Domicile du coupable	28	7,5	53	14,2
		Domicile de la victime	20	5,4		
		Domicile d'un tiers	5	1,3		
	Lieu de loisir	Taverne	10	2,7	15	4
		Maison de jeu	4	1,1		
		Bordel	1	0,3		
	Autres	Boutique, commerce	10	2,7	23	6,2
		Atelier	3	0,8		
		Église	3	0,8		
		Divers	7	1,9		
Total lieux fermés					(91)	(24,4)
Lieu ouvert	Espace de loisir	Toros	4	1,1	12	3,2
		Corral comedia	1	0,3		
		Autres fêtes	3	0,8		
		Jeux de plein air	4	1,1		
	Autres	Rue	174	46,8	188	50,5
		Rivière	8	2,1		
		Commerce	1	0,3		
		Travail	1	0,3		
		Divers	4	1,1		
Total lieux ouverts					(200)	(53,8)
Inconnu			81	21,8	81	21,8
Total général ³³			372	100	372	100

³³ Sont exclus de ce tableau les homicides commis hors des zones habitées pour lesquels l'opposition intérieur/extérieur n'est pas pertinente.

Les homicides se déroulent donc principalement dans des zones urbaines et dans la rue. Ce résultat est assez éloigné de celui obtenu par Robert Muchembled dans ses travaux sur la violence en Artois à l'époque moderne qui font de la taverne le lieu le plus propice au déclenchement de la violence³⁴. Même si le fait que des querelles commencées sur le lieu de travail, par exemple, se vident ensuite dans la rue doit nous inciter à la prudence, nous sommes très loin en Castille, avec 4% seulement des homicides commis dans des lieux de débauche, des 55% présentés par Muchembled. Une seule affaire fait explicitement référence à l'état d'ivresse d'un des acteurs : Roque de Santiago, *peraille* (cardeur de drap) à Ségovie est tué par un ami alors qu'il « avait plus de vin dans le corps que nécessaire »³⁵.

Une des autres caractéristiques de la violence artésienne, mise en avant par le chercheur français cité plus haut, est le moment privilégié durant lequel elle se produit. Il semble effectivement se dégager « un rythme socio-biologique » qui porte la violence à son paroxysme pendant la saison chaude – mois de mai, juin et juillet – et plutôt à la fin de la journée, « entre chien et loup »³⁶.

En ce qui concerne le rythme mensuel des homicides, le graphique n° 1 reflète une réalité très différente. On peut certes y retrouver une pointe de violence à la saison chaude, avec 38 et 37 meurtres commis en juin et en juillet, respectivement, mais ce qui est étonnant c'est que le mois de janvier atteint le même niveau : 37. Quant au mois de décembre, il bat tous les records – 49 – avec environ 30% d'homicides de plus par rapport à la saison la plus chaude.

Le niveau particulièrement bas du mois d'avril, bien plus bas que les mois « creux » de novembre, février et mars, se comprend en partie par la période de pénitence de Pâques plus propice au recueillement qu'aux festivités et autres excès propagateurs de violence. D'autres ont déjà signalé le phénomène en France ou en Flandres³⁷. Cependant une telle période, l'Avent, existe aussi en décembre, et elle ne semble pas, en Castille, empêcher ce mois de détenir le record des homicides. Notons qu'en France à la fin du Moyen Âge, la violence atteignait un niveau élevé au mois de décembre, mais on est loin de l'ampleur constatée ici³⁸. Il est vrai que le climat moins froid du royaume de Castille – si l'on excepte la région de Vieille-Castille et de Léon aux hivers rigoureux – explique peut-être la moindre corrélation entre basses températures et faible violence homicide.

Pour ce qui est de la répartition horaire des homicides, il semble que le schéma général soit plus cohérent quoique différent, pour nos régions, des phénomènes observés ailleurs. L'heure est connue dans un peu plus d'un cas sur deux (51,4%). Elle est exprimée le plus souvent de façon chiffrée – 64,2% des heures exprimées – mais aussi par des termes tels que *día* (jour), *mañana* (matinée), *tarde* (après-midi ou soir), *anochecer* (tombée de la nuit) et *noche* (nuit) – 35,8%. En regroupant les deux modes d'expression de l'heure de l'homicide, nous obtenons le schéma suivant qui montre la prédominance de la nuit (51% des cas exprimés) sur le jour (34%) et le « soir » (15%). Cette dernière période concernait 55% des crimes commis en Artois au XVI^e et au XVII^e siècle, alors que la nuit ne leur servait de cadre que dans

³⁴ Muchembled (1989, p. 32).

³⁵ « Tenia mas vino en el cuerpo que havia menester ». A. G. S. C^o de C^o. Leg. 2558.

³⁶ *Ibid.*, p. 27-31.

³⁷ *Ibid.* et Gonthier (1993, p. 88-91).

³⁸ Gauvard (1991, p. 483).

Graphique 1: Répartition mensuelle des homicides en Castille selon les Indultos de Viernes Santo (1623-1699)

22% des cas³⁹. La Castille du XVII^e siècle offre une perspective pratiquement inversée alors qu'on peut penser sans trop de risques que le découpage de la journée était sensiblement le même.

L'examen du schéma de répartition des homicides heure par heure confirme et précise cette tendance : rares entre deux heures et huit heures du matin, les meurtres se répartissent assez régulièrement tout au long de la journée, avec des pointes de onze heures à midi et de trois à quatre heures de l'après-midi. La violence est élevée de six heures du soir à une heure du matin – 45% des homicides où l'heure chiffrée est exprimée – et atteint son niveau maximum de huit heures à neuf heures du soir. N'en déduisons pas un peu trop hâtivement que cette violence nocturne est le seul fait des grandes cités telles que Madrid, Séville ou Grenade. Elles ne représentent que 41% des homicides commis entre dix heures et onze heures du soir. Bien sûr, leur part augmente entre onze heures et une heure du matin : deux meurtres sur trois y sont commis. Mais minuit c'est déjà bien tard, même à Madrid : le 12 octobre 1628, vers minuit, Juan de Villa patron d'un *bodegón* (gargote) est tué d'un coup d'épée dans la poitrine par Juan Salceda, tailleur, un client avec lequel il jouait aux cartes. La justice déplore le faible nombre de témoins : « et il n'y eut personne d'autre car il était déjà minuit. »⁴⁰

Entre une heure et six heures du matin, les meurtres sont rares, dans les grandes villes comme ailleurs : ils ne représentent qu'un peu moins de 5% des homicides pour lesquels l'heure est précisée. Il s'agit d'une violence exceptionnelle même s'il

³⁹ Muchembled (1989, p. 31). Les écarts climatiques semblent moins à même, ici, d'expliquer les différences dans les comportements homicides en Artois et en Castille. En effet, si à l'intérieur de ce royaume, on compare les répartitions horaires de deux régions climatiquement très différenciées, la Vieille-Castille, au climat continental, et l'Andalousie, au climat méditerranéen, on se rend compte que la proportion d'homicides commis la nuit est sensiblement égale : 55,2% pour celle-ci et 53% pour celle-là. Il s'agit donc plutôt d'une différence de comportements collectifs, les Castellans vivant de manière assez intense la période qui va *grosso modo* de sept heures à dix heures du soir alors que les repas semblent être pris beaucoup plus tôt qu'à l'époque contemporaine (déjeuner vers midi et dîner au coucher du soleil dans A. G. S. C^o Leg. 2560 et 2569.69, par exemple).

⁴⁰ « Y no hubo otra persona entonces porque ya heran las doze de la noche ». A. G. S. C^o de C^o Leg. 2560.

existe des bandes qui sèment le désordre la nuit comme à Carthagène en 1661 où le corrégidor est informé le 22 juillet « que dans cette ville, la nuit, à des heures indues, différentes personnes vont en bandes, font le charivari et jettent des pierres contre les portes et les fenêtres, causant grand scandale, particulièrement la nuit dernière, où ils ont fait ledit charivari et lancé lesdites pierres contre différentes maisons d'habitants de ladite ville dont celle de Pedro Bautista Perçival, écrivain public d'icelle »⁴¹. Le malheureux Perçival est percé de vingt-six coups d'épée entre trois et quatre heures du matin alors qu'il sortait pour faire cesser le tapage⁴².

Graphique 2: Répartition des homicides suivant les différentes périodes de la journée

Graphique 3: Répartition des homicides suivant les heures de la journée

Si la période de prédilection des meurtriers est difficile à repérer au cours de l'année, au fil de la journée, elle se situe sans aucun doute la nuit et plutôt entre six heures et dix heures du soir.

Après avoir situé les homicides dans l'espace et dans le temps, restent des questions essentielles: Qui commet la violence? Pourquoi et comment est-elle commise?

⁴¹ «Que en esta ciudad de noche a desora diferentes personas andan en cuadrilla dando cantaletes y tirando piedras a las puertas y ventanas causando mucha nota i escandalo i en espezial esta noche pasada lo an dado el dicho cantaletes y tirado las dichas piedras en diferentez casas de vezinos desta dha ciudad i en la casa de pedro Bautista Perçival escrivano del numero della tiraron piedras». A. H. N. Cons. Sup. Leg. 5583.2.

⁴² Il s'agit en réalité d'un règlement de comptes. Les fêtards sont des sbires du marquis des Vélez, en froid avec la justice de la ville et la victime est écrivain public, ce qui peut expliquer l'acharnement des meurtriers. Il n'en demeure pas moins que ces équipées nocturnes sont présentées comme étant habituelles.

LES ACTEURS DE LA VIOLENCE

Les homicides sont presque uniquement le fait des hommes, auteurs de 428 meurtres sur 434, soit 98,6%. Les femmes n'apparaissent en tant que coupables que dans six affaires et cinq d'entre elles ne sont que complices, et c'est pour avoir aidé un partenaire masculin, toujours le mari ou l'amant, qu'elles demandent le pardon royal. Seule María Aguirre de la province de Guipúzcoa, a véritablement commis un homicide sur la personne de la jeune Ana Aguinaga qu'elle a étouffée en voulant l'empêcher de crier, puis a découpé son corps en morceaux pour le faire disparaître⁴³.

Il est difficile de cerner le meurtrier-type car à ce niveau le poids des données inconnues commence à se faire sentir. Par exemple l'activité sociale d'environ 68% d'entre eux nous échappe. Voyons cependant ce que nous apporte le tiers connu.

Nous observons dans le tableau 3 la variété des situations des meurtriers. Toutes les catégories commettent des homicides. Nul n'est exclu du processus de pardon. On y trouve aussi bien un Gonzalo de Ledesma, enfant de treize ans, qui tue à Madrid, en 1628, dans la rue bien sûr, un jeune portefaix avec qui il a eu des « mots », qu'un Francisco Antonio, alias Amete, esclave maure, qui deux ans plus tôt a tué un compagnon de jeu dans un tripot madrilène⁴⁴. Même des gitans, figures pourtant honnies de la société castillane, reçoivent le pardon royal après avoir tué⁴⁵. Cependant la place occupée par les marginaux est très faible ; rares sont les Lope de Mesa, ce Grenadin qui obtient la grâce royale en 1630 après une impressionnante carrière criminelle. Onze affaires graves lui sont reprochées : trois homicides, cinq tentatives avec blessures, deux vols et le viol d'une femme mariée !⁴⁶

La faible place occupée par les militaires et les étudiants s'explique certainement par l'existence de justices particulières liées au *Fuero Militar* et au *Fuero Universitario* (privilèges octroyés à certaines catégories sociales) qui jugeaient leurs pairs avec moins de sévérité, semble-t-il, que la justice royale et disposaient de leurs propres possibilités de recours⁴⁷. La part des paysans est à la mesure de celle de la violence du monde rural dans les pardons. Les fonctionnaires de tous niveaux se taillent une place bien au-dessus de la part de la population qu'ils peuvent représenter ; sans aucun doute, ils sont aussi violents que les autres secteurs de la population, mais en plus, ils savent parfaitement utiliser le système qui permet d'en effacer les conséquences judiciaires.

Néanmoins le groupe le plus nombreux parmi les auteurs d'homicides, c'est celui des « gens de métier ». Les petits artisans et commerçants et leurs employés, à eux tous représentent plus de la moitié de l'ensemble des meurtriers – 51,8%. Et ce n'est pas le fait du hasard si la profession la plus citée est celle de *sastre* (tailleur), car dans ce secteur, plus d'un auteur d'homicide sur trois appartient au monde du textile et du cuir : *zapatero* (savetier), *tejedor* (tisserand), *curtidor* (tanneur), *bordador* (brodeur), *sombrero* (chapelier), *cardador* (cardeur), *zurrador* (corroyeur), *coletero* (fabriquant de casaques de cuir), *peraile* (cardeur de draps), *tapicero* (tapis-

⁴³ A. G. S. C^o de C^o. 2565.

⁴⁴ A. G. S. C^o de C^o. Leg. 2559 et 2560.

⁴⁵ A. G. S. C^o de C^o. Leg. 2560 et 2561.

⁴⁶ A. G. S. C^o de C^o. Leg. 2561.

⁴⁷ Heras Santos (1991, p. 109-128 et p. 131-135).

sier), *botonero* (boutonnier). Tels sont tous les autres métiers représentés dans ce secteur où la violence abonde.

Tableau 3: Répartition des auteurs et des victimes d'homicides par secteur d'activité

Secteur d'activité	Auteurs			Victimes		
	Effectif détaillé	Effectif global	%	Effectif détaillé	Effectif global	%
Secteur primaire		10	7,1		19	9,3
Agriculture	5		(3,5)	7		(3,4)
Élevage	5		(3,5)	12		(5,9)
Secteur secondaire		48	34,0		44	21,6
Textile-cuir	25		(17,7)	30		(14,7)
Métal-construction	19		(13,5)	12		(5,9)
Divers	4		(2,8)	2		(1,0)
Secteur tertiaire		65	46,1		94	46,1
Alimentation	13		(9,2)	14		(6,9)
Débîts de boisson	6		(4,3)	5		(2,5)
Autres commerces	-		-	5		(2,5)
Transports	6		(4,3)	8		(3,9)
Domesticité	7		(5)	17		(8,3)
Spectacles	-		-	3		(1,5)
Peintres-sculpteurs	2		(1,4)	1		(0,5)
Armes	7		(5)	13		(6,4)
Étudiants	2		(1,4)	4		(2,0)
Médecine	2		(1,4)	1		(0,5)
Fonctionnaires municipaux	10		(7,1)	14		(6,9)
Fonctionnaires Impôts	-		-	1		(1,0)
Justice	2		(1,4)	1		(0,5)
Escribanos	8		(5,7)	6		(2,9)
Église	-	-	-	-	5	2,4
Noble et hauts fonctionnaires		8	5,7		2	1,0
Femmes sans profession		3	2,1		34	16,7
Marginaux		7	5,0		6	2,9
Esclave	1		(0,7)	-		-
Esclave affranchi	-		-	1		(0,5)
Vagabond	1		(0,7)	-		-
Mulâtre	-		-	2		(1,0)
Gitans	3		(2,1)	1		(0,5)
Pègre	2		(1,4)	2		(1,0)
TOTAL		141	100		204	100

Plus fourni car le poids des données inconnues est moindre, 53%, le tableau des victimes laisse apparaître une différence importante si on le compare à celui des meurtriers : une diminution des « gens de métier » aux dépens des femmes sans profession ; elles représentent une victime sur six chez celles dont l'activité nous est connue. Et le sexe féminin en général représente un peu moins d'une victime sur dix alors qu'il n'était pratiquement pas représenté chez les auteurs d'homicides. Si l'on ajoute à cela le fait que les « privilégiés » sont moins souvent victimes qu'agresseurs – 24,2% des situations connues contre 29,1% – que les domestiques se font plus souvent tuer – 8,3% – qu'ils ne tuent – 5% – que la particule *don* est deux fois plus répandue chez les meurtriers que chez les victimes, on voit se dessiner un couple meurtrier/victime traversé par des relations de domination sociale ou sexuelle⁴⁸. Un seul exemple précis pour illustrer ce sentiment diffus : en août 1624 dans la province de Guadalajara, Alonso Román frappe à mort son valet Miguel del Amo qui s'était permis de critiquer la nourriture fournie par son maître. Celui-ci sera gracié très vite, sept mois après l'homicide. Il faut dire que le parfait fonctionnement des solidarités de « classe » lui a permis de produire un témoignage du médecin, chef-d'œuvre d'hypocrisie et de mauvaise foi : « le corps présentait des bleus non point faits artificiellement mais parce que la nature envoie à la surface du corps cette humeur sanguine, et il souffrait de fortes fièvres tierces, de troubles et d'encombrements de l'estomac pour avoir mangé du raisin et du melon, ce pourquoi on lui avait appliqué ses remèdes et donné un peu de conserve d'Alexandrie le samedi matin, et en allant le voir le dimanche matin, il le trouva atteint d'accidents lipyréens qui à cette époque étaient courants chez les malades les plus atteints, ce qui fut suffisant pour le faire mourir. »⁴⁹

Le tableau n° 4 montre que, selon les données connues, soit un cas sur trois, l'homicide peut venir bien davantage d'un membre de la famille, d'un compagnon de jeu ou d'une personne qualifiée par tous d'amie, y compris parfois par la victime – lorsqu'elle est encore en état de déclarer – que de quelqu'un connu pour son inimitié avec elle. Cependant le niveau très élevé des données inconnues nous incite à une extrême prudence. Il est fort possible, en effet, que les inconnus soient très majoritairement étrangers au cercle de connaissances de la victime, d'autant plus que d'autres études du même type font apparaître, lors de l'analyse des relations entre la personne assassinée et le coupable, un nombre aussi important d'inconnus que de proches de la victime ; ainsi Pieter Spierenburg, qui étudie les homicides commis à Amsterdam entre 1431 et 1816, recense-t-il, pour la période 1651-1700 – comparable à celle sur laquelle nous travaillons – 47,2% d'étrangers pour 36,1% de personnes de connaissance et 11,1% de proches et seulement 5,6% de données inconnues⁵⁰. Quant à J. S. Cockburn, qui analyse les homicides ayant eu lieu dans le comté

⁴⁸ Malgré l'inflation de *don* dans la période qui nous concerne, il désigne toujours un privilégié. Voir Molinié-Bertrand (1988, p. 445-456) et Carrasco (1989, p. 167-188).

⁴⁹ « El cuerpo tenía algunos cardenales no echos artificialmente sino que naturaleza arroxa al anvito del cuerpo aquel umor sanguino y que tenía aun tercianas dobles y pessadumbre y ocupaciones en el estómago porque avía comido ubas y melones para lo qual se avía aplicado sus remedios y dado le un poco de conserva de Alexandría el savado por la mañana y yendo le a ber domingo por la mañana halló con asidentes lipireos que corrían en aquella sazón en los mas enfermos que avía y lo que fue suficiente para morir ». A. G. S. Ca de Ca Leg. 2556.

⁵⁰ Spierenburg (1994, p. 701-716).

anglais du Kent du XVI^e au XX^e siècles, il ne dénombre, pour la période allant de 1620 à 1699, que 32,4% de victimes appartenant à la famille étendue du meurtrier – rubrique dans laquelle il inclut les membres de la famille directe, la domesticité et les apprentis – mais son étude ne fait pas l'état des autres types de relations pouvant exister entre la victime et l'auteur de l'homicide⁵¹.

Tableau 4: Relation entre la victime et l'auteur

Type de relation		Effectif		
		détaillé	global	%
Familial			50	12
	conjoint	32		(7,4)
	frère-sœur	8		(1,8)
	autres	10		(2,3)
Ami			21	4,8
Ennemi			7	1,6
Rivalité amoureuse			12	2,8
Travail			30	6,9
	collègues	17		(3,9)
	employés	3		(0,7)
	domestiques	3		(0,7)
	clients	7		(1,6)
Jeu			14	3,2
Créance			7	1,6
Autres			5	1,2
Inconnu			288	66
Total			434	100

Qu'ils fussent amis ou ennemis, les armes utilisées pour l'accomplissement des homicides par les adversaires en présence ainsi que les blessures résultant de leur usage révèlent davantage une indiscutable volonté de tuer (tabl. n° 5). Connus dans près de trois cas sur quatre, le type d'arme ayant servi à l'homicide montre une nette prédilection pour l'épée, qui n'est évidemment pas l'apanage des nobles, puisqu'on a vu le poids des « gens de métier » chez les meurtriers. Elle est utilisée dans 58,8% des homicides, soit par le meurtrier seul, soit dans le cas d'un duel plutôt informel et pouvant réunir plusieurs participants, pas toujours répartis équitablement dans les deux camps. Si à l'épée on ajoute la dague – 12,5% – qui l'accompagne souvent, on a là plus de sept armes sur dix ayant servi aux homicides. Si c'est l'ensemble dague-couteau – 22,8% – qui s'ajoute aux épées, c'est plus de huit armes sur dix qui sont ainsi isolées. Il s'agit bien là d'un particularisme castillan remarquable car si on rapproche ces chiffres de ceux obtenus par des historiens de la violence ayant étudié d'autres contrées européennes à la même période, les différences sont spectacu-

⁵¹ Cockburn (1991, p. 70-106). C'est nous qui mettons en avant la période 1620-1699, l'auteur de l'article présentant des résultats par décennie à partir de 1560.

lares : en Artois, selon R. Muchembled, « au XVI^e siècle, [l'épée] est maniée au bas mot par deux meurtriers pardonnés sur cinq. Par la suite, elle se raréfie à la ceinture des roturiers, sans doute sous l'effet de la législation princière : de 1600 à 1660, les couteaux représentent 36% des armes meurtrières identifiées contre 20% pour les épées et 10% pour les armes à feu »⁵². Dans le Kent, J. S. Cockburn recense 18,5% d'instruments tranchants, 24,7% d'instruments contondants, 14,7% de coups de poings ou de pieds, 20,7% de morts par strangulation ou d'asphyxie et seulement 6,6% de meurtres par arme à feu⁵³. Au delà des différences de classification, on pourra remarquer que le goût espagnol du maniement de l'épée est unique, et il faut remonter au XVI^e siècle en Artois pour en trouver un usage comparable ; par la suite les interdictions feront leur œuvre. Or, en Castille non seulement elles n'agissent pas – rappelons qu'elles sont théoriquement réservées aux nobles – mais de plus, le souverain encourage indirectement l'usage de l'épée en pardonnant très souvent les homicides dans lesquels elles ont servi à tuer. Nous pensons qu'il faut voir dans ce phénomène une permanence de l'idéal chevaleresque longtemps entretenu par la Reconquête et renforcé par une idéologie de l'honneur partagée par la majorité de la population ; nous reviendrons sur ce dernier point à propos des causes de la violence.

Lorsqu'on a fait le compte des armes tranchantes, il reste peu de place pour les objets communs (6,3%) qui dénoncent davantage une violence réactionnelle, ou pour les armes à feu (9,7%) pourtant largement diffusées au XVII^e siècle comme en témoignent les nombreuses interdictions et le résultat de certaines enquêtes dans les *indultos de Viernes Santo* : par exemple, à Salamanque, en 1682, chez don Antonio de Aguilera, noble certes, mais qui n'a que quatre serviteurs, on trouve quatre arquebuses, deux *trabucos* (tromblons) et quatre pistolets⁵⁴. Mais comme nous l'avons vu précédemment, l'usage d'une arme à feu est un facteur aggravant qui interdit théoriquement le pardon, même si leur relative nouveauté et leur imperfection technique permet de transformer un acte prémédité en homicide involontaire (ces concepts sont bien évidemment anachroniques) : « le chien de son fusil avait sauté » prétend un paysan de Morón de la Frontera qui a tué un de ses bergers⁵⁵. La pratique est moins rigide, on l'a vu, mais il est sûr que les armes courtes, tels les pistolets, sont

Tableau 5: Armes utilisées

Armes	Effectif	%	
Épée	188	58,8	43,3
Couteau, dague, etc.	73	22,8	16,8
Armes à feu	31	9,7	7,1
Bâton	8	2,5	1,8
Objets divers	20	6,3	4,6
Données inconnues	114		26,3
Total	434	100	100

⁵² Muchembled (1989, p. 33-35).

⁵³ Cockburn (1991, p. 80).

⁵⁴ A. H. N. Cons. Sup. Leg. 5594.

⁵⁵ « Se le saltó el gatillo de la escopeta ». A. G. S. Ca de Ca Leg. 2556.

⁵⁶ Afin de ne pas écraser les données existantes sous le poids des données inconnues sans minorer l'importance de celles-ci, la première colonne de pourcentage ne tient pas compte des inconnues.

sous-représentées ; plus de la moitié des armes à feu sont des fusils de chasse, qui évoquent une violence plutôt rurale. L'épée, même si elle n'est pas absente des campagnes, sert davantage au citadin.

Tableau 6: Localisation des blessures chez les victimes

Lieu de la blessure	Effectif	% ⁵⁷	
Membres	15	7,0	3,5
Tête	96	44,9	22,1
Torse	58	27,1	13,4
Côté	21	9,8	4,8
Ventre	16	7,5	3,7
Dos	8	3,7	1,8
Données inconnues	220		50,7
Total	434	100	100

La localisation des blessures, possible dans un cas sur deux, pourrait nous faire penser que la théorie de Robert Muchembled, qui a montré que la tête était la cible favorite des criminels artésiens du XV^e au XVII^e siècle, tout en doutant que cela fût forcément le signe d'une volonté de tuer mais plutôt le désir d'atteindre « le centre vital du « moi » » de ces individus pré-modernes, peut aussi s'appliquer à la Castille des derniers Habsbourg (tabl. n° 6)⁵⁸.

Tableau 7: Délai de la mort des victimes d'homicides

Délai de la mort	Nbre	% ⁵⁹	
Immédiate	69	36,7	15,9
Dans les 24 heures	68	36,2	15,7
Dans la semaine	27	14,4	6,2
Entre 8 et 20 jours	16	8,5	3,7
Plus de 20 jours	8	4,2	1,8
Données inconnues	246		56,7
Total	434	100	100

Il faudra nuancer, car les blessures au torse sont souvent données « sous le tétin gauche »⁶⁰, signe non équivoque d'une volonté de tuer, de même qu'une blessure à la tête sur quatre perce la gorge ou l'œil de la victime, ce qui ne lui laisse que peu d'espoir de survie. C'est en effet sur la durée de vie après la blessure que se base l'historien français pour étayer son propos : en Artois, 34% des victimes survivent plus d'une semaine et 8% d'entre elles sont encore en vie trois semaines après

⁵⁷ Cf. note 56.

⁵⁸ Muchembled (1989, p. 35-39 et p. 173-183).

⁵⁹ Cf. note 56.

⁶⁰ « Debajo de la tetilla izquierda ».

l'agression⁶¹; si elles meurent c'est plus de l'incurie de la médecine du temps que de la volonté homicide de l'agresseur. En Castille, même si les blessés peuvent avoir à se plaindre des médecins, tel ce Pedro de Olibo qui a reçu un coup de couteau dans le dos au bordel de Llerena et plusieurs jours après avoir été soigné « parce qu'il avait soif, il but un pichet d'eau, et le liquide sortait par sa blessure », près de trois victimes sur quatre meurent sur-le-champ ou dans les vingt-quatre heures suivant la blessure; une sur huit seulement survit plus d'une semaine. S'il existe « un art de tuer », les Castellans du XVII^e siècle semblent le maîtriser fort convenablement (tabl. n° 7)⁶².

Mais quels sont les mobiles qui poussent ces redoutables bretteurs à assassiner leurs concitoyens ? Cette question, essentielle, est la plus difficilement quantifiable. En effet le coupable est dans la plupart des cas hors d'atteinte de la justice – 70% dans notre corpus – et la victime est le plus souvent décédée rapidement comme nous venons de le voir. L'un et l'autre ont donc rarement eu l'occasion d'expliquer les motifs de l'homicide. Restent les témoins, mais la plupart n'ont fait qu'assister à la scène et n'en connaissent pas toujours l'origine. D'autre part, il est difficile, dans un enchaînement d'événements de retrouver la cause exacte du déclenchement de la violence. Ainsi, dans de nombreuses affaires, il est fait allusion aux mots prononcés par l'un ou par l'autre des participants. Ces *palabras* semblent acceptées par tous pour justifier l'irruption de la violence, y compris par la justice. Mais il est probable qu'elles ont été prononcées suite à un événement que souvent nous ignorons. De même l'évocation de rixes ou *pendencias* semblent en soi satisfaire tout le monde comme explication de la violence homicide. Bref il semble admis de tous, justice comprise, qu'un homme – et ce sont les hommes, comme on l'a vu, qui sont concernés par la grande majorité des homicides – réponde par l'épée à un certain nombre d'agressions verbales, au risque de tuer son interlocuteur ou d'y laisser lui-même sa vie. Ceci nous conduit assez loin des constatations de Robert Muchembled à propos de la violence en Artois, réactionnelle, physique et portant atteinte à la sphère vitale de l'individu, à ce que l'auteur appelle « le territoire du moi »⁶³. En Castille, même si ce type de comportement existe, « le territoire du moi » y semble davantage intellectuelisé, si l'on peut dire, dans la mesure où c'est moins l'intégrité de leur environnement physique que celle de leur honneur que semblent défendre les protagonistes de la violence castillane. Quelques exemples montrent que ce sentiment d'honneur est présent dans presque toutes les couches de la société, et pas seulement chez les nobles et qu'il se met en jeu y compris dans les situations les plus triviales de l'existence: à Madrid, le 21 avril 1624, coupable et victime, « et d'autres amis, alors qu'ils étaient allés se réjouir, eurent des mots sur l'écot de la collation [qu'ils avaient prise] ils mirent alors la main à l'épée, sur quoi on les mit en paix »⁶⁴; voici comment est présentée l'affaire au juge qui doit décider le pardon. Tout dans ce tableau respire la médiocrité: tous les participants sont chapeliers; le repas a dû

⁶¹ Muchembled (1989, p. 37).

⁶² « Por estar con sed bebio un jarro de agua y la agua le salía por la herida ». A. G. S. Ca de Ca Leg. 2557. « art de tuer » est une formule de Muchembled (1989, p. 37).

⁶³ *Ibid.*, 143-268.

⁶⁴ « Y otros amigos abiéndose ydo a olgar sobre el pagar el escote de una merienda tuvieron palabras y metieron mano de que les metieron en paz ». A. G. S. Ca de Ca Leg. 2557.

avoir pour cadre un des innombrables *bodegones* (gargotes) de la capitale – « calle del pez », précise un des témoins, blessé ; les problèmes liés au partage des frais n'aident pas particulièrement à l'élévation des sentiments chez les participants, surtout lorsqu'on sait qu'ils ont joué aux cartes et que l'enjeu était « media azumbre [environ deux litres] de vino ». Une dispute, dont on ignore les causes exactes, éclate entre la victime et son compagnon blessé qui témoigne, d'une part et le coupable et quatre ou cinq de ses amis, d'autre part ; des tiers s'interposent – « on les mit en paix » ; les deux groupes se retrouvent par hasard sur la place de Santo Domingo ; le combat reprend aussitôt car, c'est une caractéristique de nombreuses affaires, une rixe est facile à interrompre dans un lieu public, mais elle renaît à la faveur d'un endroit désert, souvent jusqu'à la mort d'un des participants. Notre affaire n'échappe pas à la règle : « ils blessèrent le témoin dans la région des reins, et le défunt, dans le dos »⁶⁵. On est loin des règles du duel : on combat à cinq ou six contre deux et les victimes sont touchées dans le dos ; malgré tout c'est bien l'honneur qui a conduit ces hommes à s'entre-tuer.

Autre lieu, mêmes préoccupations. En Andalousie, dans un champ de blé, près d'Osuna en 1621, des *braceros* (ouvriers agricoles) occupés à la moisson se plaignent que le pain qui leur est fourni n'est pas bon ; le fils du propriétaire les invite à quitter les lieux s'ils ne sont pas satisfaits ; certains font mine de partir et se font insulter. Benito García, *bracero*, proteste : « [le *bracero*] répondit qu'il [le fils du propriétaire] devait les bien traiter car ils étaient tous gens honorables »⁶⁶. Ainsi même ces ouvriers agricoles ont le sentiment d'avoir un honneur à défendre, certainement de par leur qualité de vieux-chrétiens, et sont prêts à le faire au prix de leur vie : ce qui arrive dans ce dernier cas.

Comme on l'a vu, les homicides commis à l'intérieur des maisons ont souvent pour origine des démêlés familiaux. Lorsque l'épouse du coupable est tuée, c'est toujours à cause de son comportement adultère, réel ou supposé. Ainsi Felipe Criado, de Zamora, a étranglé sa femme en janvier 1617 et a trouvé refuge au Portugal où il confie à un ami qu'« il avait commis une grande folie en tuant sa femme, car c'était une sainte [...] il soupçonnait ladite femme d'être liée à un étudiant [...] pendant la nuit, son corps avait été assailli par le diable et il l'avait étranglée »⁶⁷. Ce double aveu de culpabilité n'empêchera pas sa grâce, certes tardive, puisqu'elle interviendra douze ans après les faits, ce qui est très long⁶⁸. L'allusion à une cause démoniaque est unique dans notre corpus, alors qu'elle était fréquente en d'autres lieux à une époque plus reculée⁶⁹. Mais il ne fait pas de doute que le démon qui intervient ici est celui de l'honneur, qui ne peut supporter la moindre tache, même imaginaire.

L'échauffement pendant des festivités est un autre facteur déclenchant de la violence collective ou individuelle, comme dans ce village de la province de Tolède, en septembre 1627, où à l'occasion des fêtes de la Vierge, plus de deux cents personnes

⁶⁵ « Yrieron al testigo a la parte de los riñones y al difunto yrieron en las espaldas ».

⁶⁶ « Respondió que los tratase bien que todos heran hombres honrados ». A. G. S. C^{de} de C^{de}. Leg. 2556.

⁶⁷ « Avía hecho un gran disparate en haver muerto a su muger que era una santa [...] andava con sospechas de que la dicha su muger ablava con un estudiante [...] en la noche se le embistió el diablo en el cuerpo y la avía aogado » A. G. S. C^{de} de C^{de}. Leg. 2560.

⁶⁸ Selon les calculs de Heras Santos (1991, p. 52).

⁶⁹ Gauvard (1991, p. 438-441).

s'affrontent après une course de taureaux⁷⁰, nous retrouvons ici l'atmosphère décrite par Muchembled à propos des fêtes de village et des affrontements de bandes de jeunes gens⁷¹. Mais ce schéma de violence se retrouve essentiellement à la campagne, lieu minoritaire dans les procès étudiés ici, comme on l'a vu.

Y aurait-il deux catégories de violence, l'une traditionnelle, ayant pour théâtre le monde rural et obéissant à des codes ancestraux de défense de l'intégrité du territoire collectif ou individuel, le «territoire du moi» déjà évoqué, l'autre plus «moderne», urbaine, où l'évolution des mœurs qui accompagne le développement de l'État royal et de sa justice a déjà limité considérablement la violence réactionnelle, ne laissant place qu'à la défense de l'honneur «cette passion nationale», valeur sociale reconnue de tous et pour laquelle on accepte que des hommes s'entre-tuent⁷²? Il semble en effet que les pardons royaux prennent en compte l'évolution de la société castillane qui fait que l'honneur est devenu l'affaire de tous. «Il en résulte une situation très confuse et complexe qui étonnait les observateurs étrangers: la société hispanique semblait très hiérarchisée et en même temps très égalitaire, l'honneur étant un patrimoine commun, les autres distinctions devenaient accidentelles» écrit Antonio Domínguez Ortiz⁷³. Cette évolution est difficile à expliquer simplement, mais un certain nombre de facteurs y ont probablement contribué: d'une part, le passé guerrier de la Castille qui n'achève sa Reconquête qu'un peu plus d'un siècle avant la période étudiée ici, a modelé un type comportemental violent chez les élites; la localisation très majoritaire de ces élites dans les villes au XVII^e siècle – exception faite de la région cantabrique et basque – a certainement influencé les attitudes des citadins, comme l'atteste chez eux l'usage généralisé de l'épée. D'autre part, la cohabitation avec des minorités ethniques ou religieuses, devenues, après leurs conversion forcée, seule alternative à l'expulsion, des «nouveaux chrétiens», a entraîné un renfermement de la société sur elle-même, renforcé par la grande crise de la fin du XVI^e siècle. Un des résultats les plus marquants de ce verrouillage social est la création des statuts de pureté de sang pour accéder à certaines fonctions civiles ou religieuses, qui entraîne pour l'ensemble de la population, nobles compris, la nécessité de démontrer la non-appartenance de ses ascendants aux minorités exclues (juifs et morisques). Cette évolution n'a pu qu'exacerber le sentiment d'honneur déjà très présent dans la société castillane; et à partir de là, il semble peu étonnant de voir, d'un côté les disputes d'honneur, en milieu urbain, se résoudre dans des combats à l'épée au dénouement souvent sanglant, et de l'autre une justice royale les pardonner assez facilement, après les avoir durement réprimées dans un premier temps au nom d'une évolution des mœurs et d'une conception de la monarchie qui ne peut plus tolérer de tels excès⁷⁴.

Les réflexions que nous proposons ici ne sont qu'une première approche des phénomènes violents en Castille au XVII^e siècle. Bien conscient des limites que

⁷⁰ A. G. S. C^e de C^e. Leg. 2560. Accusé: Juan de Vargas.

⁷¹ Muchembled (1989, p. 221-247 et p. 273-321).

⁷² Bennassar (1992, p. 167-184).

⁷³ Domínguez Ortiz (1989, p. 397).

⁷⁴ Près de la moitié des auteurs d'homicides sont condamnés à la pendaison, souvent appelée «peine ordinaire» par les magistrats.

constituent la particularité des sources déjà évoquée, la durée limitée de la période étudiée et la dispersion des cas sur l'ensemble du territoire du royaume de Castille, nous les communiquons avec beaucoup de prudence en espérant pouvoir les affiner bientôt par une étude sur une période plus longue, une zone géographique plus limitée et des sources diversifiées.

RÉFÉRENCES

- Almazán, I., El recurso a la fuerza. Formas de violencia en el Vallés occidental durante el siglo XVI, *Historia Social*, 1990, 6, p. 89-103.
- Alonso Romero, M. P., *El Proceso penal en Castilla (siglos XIII-XVIII)*, Salamanca, 1982.
- Balancy, E., *La violence en Andalousie, (XV^e-XVIII^e siècles)*, Thèse de 3^e cycle, Toulouse, 1982.
- Bennassar, B., *L'Homme espagnol. Attitudes et mentalités du XV^e au XIX^e siècles*, Paris, 1992, [1^{ère} édition en 1975].
- Braun, P., La valeur documentaire des lettres de rémission, in *La Faute, la répression et le pardon. Acte du 107^e Congrès national des Sociétés Savantes*, Paris, 1984, p. 207-222.
- Carrasco, R., Les hidalgos de Cuenca à l'époque moderne (1537-1642), *Hidalgos et hidalguías dans l'Espagne des XV^e-XVIII^e siècles*, Paris, 1989.
- Carrasco, R., La violence physique d'après les archives judiciaires. Le cas de Cuenca, in *Le Corps dans la société espagnole des XV^e et XVI^e siècles*, Paris, 1990, p. 165-171.
- Cockburn, J.S., Patterns of Violence in English Society: Homicide in Kent. 1560-1985, *Past and Present*, 1991, 130, p. 70-106.
- Colás Latorre, G., Salas Ausens, J. A., Delincuencia y represión en Aragón durante el siglo XVI, *Estudios del Departamento de Historia Moderna*, Saragosse, 1976, p. 79-146.
- Davis, N. Z., *Pour sauver sa vie. Les récits du pardon au XV^e siècle*, Paris, 1988.
- Domínguez Ortiz, A., *Crisis y decadencia de la España de los Austrias*, Madrid, 1969.
- Domínguez Ortiz, A., *La crisis del siglo XVII. La población, la economía, la sociedad. Historia de España Ramón Menéndez Pidal*, vol. XXIII, Madrid, 1989.
- Fernández Alvarez, M., *El siglo XVI. Economía, sociedad, instituciones*, t. XIX de *Historia de España Ramón Menéndez Pidal*, Madrid, 1989.
- Garnot, B., L'historiographie et la criminalité en histoire moderne, *Histoire et Criminalité de l'Antiquité au XX^e siècle. Nouvelles approches*, Dijon, 1992, p. 25-30.
- Gauvard, Cl., *De grace especial. Crime, État et société en France à la fin du Moyen Age*, Paris, 1991, 2 vol.
- Gonthier, N., *Délinquance, justice et société dans le Lyonnais médiéval de la fin du XIII^e siècle au début du XV^e siècle*, Paris, 1993.
- Heras Santos, J. L. de las, *La justicia penal de los Austrias en la corona de Castilla*, Salamanca, 1991.
- Ibars, T., La delinqüència a Lleida al segle XVII, *Manuscripts*, 1988, 7, p. 167-188.
- Kagan, R. L., *Pleitos y pleitantes en Castilla*, Salamanca, 1991.
- León, P. de, *Grandeza y miseria en Andalucía. Testimonio de una encrucijada histórica (1578 a 1616)*, Grenade, 1981.
- Lévy, R., Robert, Ph., Le sociologue et l'histoire pénale, *Annales ESC*, 1984, 2, p. 400-422.
- Molinié-Bertrand, A., Qui donc est don?, *Mélanges offerts à Maurice Molho*, Vol. I, Paris, 1988, p. 445-456.

- Molinié-Bertrand, A., *Ciudades ou villas?*, *Mélanges offerts à Paul Guinard*, Vol. I, Paris, 1990, p. 273-282.
- Muchembled, R., *L'invention de l'homme moderne. Sensibilités, mœurs et comportements collectifs sous l'Ancien Régime*, Paris, 1988.
- Muchembled, R., *La violence au village (XV^e-XVII^e). Sociabilité et comportements populaires en Artois du XV^e au XVII^e siècle*, Turnhout, 1989.
- Pérez García, P., *La comparsa de los malhechores. Valencia 1479-1518*, Valencia, 1990.
- Pérez Muñoz, I., *Pecar, delinquir y castigar: el tribunal eclesiástico de Coria en los siglos XVI y XVII*, Salamanca, 1992.
- Quintana Toret, F. J., De los delitos y de las penas. La criminalidad en Málaga y su tierra durante los Siglos de Oro, *Estudis*, 1989, 15, p. 245-269.
- Rodríguez Flores, M^a Inmaculada, *El perdón real en Castilla (Siglos XIII-XVIII)*, Salamanca, 1971.
- Rodríguez Sanchez, A., Inmoralidad y represión en Coria en el siglo XVI, *Actas de las II Jornadas de Metodología y Didáctica de la Historia*, Cáceres, 1983, p. 451-461.
- Serra y Barceló, J., Delinquencia a Mallorca en el siglo XVII (1613-1619), *Bolletí de la Societat Arqueològica Lulliana*, 1987, 43, p. 105-146.
- Spierenburg, P., Faces of Violence: Homicide Trends and Cultural Meanings: Amsterdam, 1431-1816, *Journal of Social History*, 1994, 27, 4, p. 701-716.
- Tomás y Valiente, F., El perdón de la parte ofendida en el Derecho penal castellano (siglos XVI, XVII y XVIII), *Anuario Histórico del Derecho Español*, 1961, p. 55-114.
- Tomás y Valiente, F., *El derecho penal de la monarquía absoluta (Siglos XVI-XVII-XVIII)*, Madrid, 1969.